

Écologie et politique n° 9 printemps 1994 Culture et politique en Algérie

Mme Tassadit Yacine— qui n'est pas une parente de Kateb Yacine —, anthropologue, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris), dirige la revue d'études berbères *Awal*¹. Elle a notamment publié aux éditions de La Découverte *Aï Menguellet chante* (1989), *Les Voleurs de feu* (1993). Elle a réalisé, en octobre 1987, au domicile de Kateb Yacine, à Ben-Aknoun, le dernier grand entretien de l'écrivain. Une première partie, portant sur l'enfance du poète et sur la question des langues populaires, a été publiée dans un numéro spécial de *Awal* (n° 9, 1992). La deuxième partie est donnée ici pour la première fois in extenso en même temps que dans la revue *Actes de la Recherche*. Dans ce document, les lecteurs d'*Écologie politique* retrouveront des thèmes que la revue a déjà abordés sous d'autres angles, en particulier la problématique du nationalisme². C'est une invite à la réflexion et à la discussion. Place, pour conclure cette présentation, à la parole poétique de Kateb Yacine :

Persuasif et tremblant
J'erre au bord de la grotte
Vers la profonde imploration des sources
Sous les feux noirs
Sous le regard bordé d'ombres tragiques
Au beau milieu de tous les accidents.

Pierre Juquin

Œuvres : Soliloques, poèmes, 1946 ; *Nedjma*, roman, 1956 ; *Le Cercle des représailles*, théâtre, 1959 ; *Le polygone étoilé*, roman, 1966 ; *L'Homme aux sandales de caoutchouc*, théâtre, 1970 ; *L'Œuvre en fragments*, 1986 ; *Mohamed prends ta valise*, théâtre, création collective, joué en arabe dialectal, 1971, *Saout ennissa (la Voix des femmes)*, théâtre, création collective, joué en français par des lycéennes de Tlemcen, 1972 ; *la Palestine trahie*, 1977, *le Bourgeois sans culotte ou le Spectre du parc Monceau*, théâtre (sur Robespierre), au festival d'Avignon, 1988.

Tassadit Yacine : Si vous le voulez bien, essayons de vous resituer dans le contexte de l'époque. Beaucoup de jeunes Algériens vous connaissent peu aujourd'hui et restent très peu informés sur ce qu'a pu être la génération des intellectuels des années 50. Vous avez fait partie de cette génération et vous avez été marqué par des événements déterminants dans l'histoire de l'Algérie. Si cela ne vous ennuie pas, revenons à cette génération des années 50 et au rôle qu'elle a joué pour l'indépendance de l'Algérie.

Kateb Yacine : Il faudrait que je précise un peu. Déjà en ce temps-là les choses n'étaient pas si simples et les écrivains n'ont pas tous pris position pour l'indépendance avec la netteté voulue. Si on fait l'historique de la position des écrivains avant l'indépendance, on verra que c'est une position qui n'est pas toujours claire. On ne peut pas dire que tous les écrivains algériens étaient pour l'indépendance. On peut même dire que ceux qui ont travaillé pour l'indépendance étaient une minorité. J'ai appartenu à cette minorité, mais je dois dire aussi que j'ai été très vite déçu par le nationalisme, par le mouvement national tel qu'il existait en ce temps-là sous la forme du parti de masse.

Tassadit Yacine : Lequel ? Pouvez-vous donner plus de précisions sur cette période et sur les acteurs qui ont eu à jouer un rôle important au plan politique et culturel ?

Kateb Yacine : On l'appelait à l'époque le PPA (Parti du peuple algérien) devenu ensuite MTLD

¹ Centre d'études et de recherches Amazigh, 4, rue de Chevreuse, 75006 Paris.

² Nous avons pris la liberté de donner en notes, sous notre seule responsabilité, des informations tendant à faciliter la remémoration des événements auxquels Kateb Yacine se réfère.

(Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques)³. J'ai compris, assez vite, les limites du nationalisme sur le plan culturel. Pour moi cela a commencé d'une manière assez simple.

Tassadit Yacine : C'est-à-dire, jusqu'à quelle période de votre vie peut-on remonter?

Kateb Yacine Il faut remonter presque à l'enfance. Au départ j'ai été victime du mythe de l'Algérie française parce que j'ai fréquenté l'école française. Je me passionnais pour l'histoire française, la Révolution française, je pleurais aux défaites de Napoléon. J'étais enfant et je me passionnais pour ce qu'on m'apprenait. Ça aurait pu continuer comme ça longtemps s'il n'y avait pas eu les événements du 8 Mai 1945⁴

³ Le Parti du peuple algérien a été constitué en 1937, avec un petit nombre d'adhérents issus de l'Union nationale des musulmans nord-africains, elle-même créée, en 1935, dans le prolongement de l'Etoile nord-africaine, qui regroupa dans les années vingt des travailleurs nord-africains émigrés en France. Les mots d'ordre du PPA de « Parlement algérien » et de « souveraineté algérienne » ne touchent qu'une petite minorité jusqu'à la défaite de la France en 1940 et au débarquement anglo-américain de 1942 en Afrique du Nord. Contraint à la clandestinité, le PPA joue un rôle dans le mouvement qui se solde par la répression de mai 1945 (cf note 5). Aux élections municipales de 1947 le PPA présente avec succès des candidats sous le label de Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD). En 1948, le gouverneur général socialiste Yves Chataigneau, assez libéral, ayant été remplacé par un socialiste colonialiste et répressif, Marcel-Edmond Naegelen, 36 des 59 candidats MTLD aux élections (massivement truquées) à l'Assemblée algérienne sont emprisonnés. Malgré cela, le MTLD obtient 9 députés. Dès lors, le PPA agit clandestinement avec le MTLD comme couverture légale : celui-ci est, en 1953, fort de 24 000 militants en Algérie et de quelque 9 000 adhérents, surtout des Kabyles, parmi les émigrés en France. Un an plus tard, le Front de libération nationale (FLN) apparaît initialement comme un groupe minoritaire de militants du PPA décidés à l'insurrection armée.

⁴ « La révolte de Sétif est-elle le premier acte de la guerre d'Algérie ? », interroge Pierre Miquel dans son récent ouvrage de synthèse *La Guerre d'Algérie*, Fayard 1993 (p.39). On ne peut pas relater la libération nationale de l'Algérie sans prendre en considération les événements de 1945 dans les régions de Sétif et de Guelma, situées de part et d'autre de Constantine, à l'est de l'Algérie.

Sur un terrain d'inégalités et de misère, aggravées par la vie chère et par la disette (jusqu'au manque de pain et de légumes), des facteurs divers parfois contradictoires poussent à la révolte : espérances et illusions nées de la guerre chez des soldats qui ont participé aux campagnes d'Italie, de France, d'Allemagne, chez des politiciens légalistes comme Ferhat Abbas (cf. note 7), et même chez les communistes du PCA qui ajoutent foi aux vagues promesses des Résistants français et suivent l'orientation du PCF vers une « Union française » ; rêve d'un gouvernement des Etats-Unis et d'une ONU défenseurs des peuples colonisés et même tuteurs de leur indépendance; action des oulémas, religieux qui, par les canaux de l'enseignement, de la propagande et du scoutisme (les Scouts musulmans jouent un grand rôle dans la révolte) combattent le collaborationnisme des marabouts et insufflent aux jeunes un patriotisme à la fois arabo-musulman et algérien (' L'Algérie est ma patrie, [l'arabe ma langue, l'islam ma religion »); influence du panarabisme (la Ligue arabe est créée au Caire le 22 mars 1945) progrès des idées indépendantistes au sein du PPA ; et last but not least tradition kabyle de résistance, qui s'est manifestée dès 1858-1860, puis en 1871 (les colonnes françaises eurent alors à combattre 80 000 moudjahidin) Sétif se situant au centre de la grande Kabylie et au nord de ces Aurès qui furent le terrain d'insurrections successives de 1859 à 1916 (cinq mois de guerre pour écraser ce dernier soulèvement).

L'émeute et le bain de sang commencent lors de la fête de la victoire sur le fascisme allemand le 8 mai 1945. Pendant plus de deux semaines l'armée réprime, prenant en outre la responsabilité de lever des milices d'autodéfense et d'armer des volontaires « pieds noirs ». Bien que l'ouverture des archives révèle l'existence d'instructions modératrices lancées par quelques officiers, c'est un massacre. Des engins blindés, des canons motorisés, des avions de bombardement, et même des navires de guerre (le ministre socialiste Adrien Tixier dira : « La marine n'a que très rarement tiré sur des groupes humains » !) interviennent dans cette ratonnade. Des colonnes pourchassent les hommes dans les montagnes. Les habitants des douars sont regroupés dans des camps de 4 à 6 000 personnes. Tout prisonnier suspecté de tentative d'évasion est abattu. Des fermes sont brûlées. Des milliers de bêtes font l'objet de razzias notamment par des tirailleurs sénégalais. Le 27 juillet 1945 les dix premiers condamnés à mort sont exécutés à Constantine : les jurés « pieds noirs » leur ont infligé la peine capitale, alors que le procureur avait requis des peines de travaux forcés... Les autorités coloniales ont avancé le total de 1 500 tués. Les militaires français reconnaissent en privé de 6 000 à 8 000 morts. L'Algérie indépendante a retenu officiellement 45 000 victimes. Le gouvernement français était alors celui de la Libération, présidé par le général De Gaulle, et rassemblait des ministres communistes, socialistes et chrétiens-démocrates (MRP).

Tassadit Yacine: Que représentent les événements de 1945 pour un enfant qui était sous l'effet de l'enchantement tel que vous le décrivez et comment va-t-il basculer de l'autre côté de la barricade?

Kateb Yacine : Ça avait été pour moi, pour nous, ceux qui allaient à l'école française en tout cas, un coup de foudre vraiment parce que, il faut bien comprendre, il y avait beaucoup d'illusions en ce temps-là. Il y en avait en particulier chez les progressistes, les communistes, y compris chez les nationalistes les plus avancés, l'illusion que la France pouvait nous libérer, nous aider à nous libérer sans effusion de sang. La France, étant donné son héritage culturel, étant donné les révolutions qu'elle avait connues. Etant donné qu'elle avait résisté au nazisme et qu'elle l'avait battu. C'était ça l'illusion. Cette espérance était assez largement répandue dans le peuple algérien. Tous croyaient qu'on pouvait obtenir l'indépendance sans passer par une guerre de libération, et c'est ce qui explique les événements de 1945. Ces derniers ont surpris le peuple algérien puisque les manifestations organisées à l'époque étaient des manifestations pacifiques sans aucune arme, et ça a été un massacre. Ces événements nous ont porté un coup très dur, et en même temps ils nous ont réveillés, moi ça m'a réveillé.

Tassadit Yacine Ce sont les événements de 1945 qui ont été à l'origine de votre prise de conscience.

Kateb Yacine : Oui, parce que je suis allé à la découverte du peuple. Ce n'est pas à l'école française que j'aurais découvert le peuple algérien. Je le voyais bien sûr, de loin, dans la rue.

Tassadit Yacine : L'école a contribué à transformer votre vision du monde et à «ne pas voir le peuple algérien ». Lorsque vous dites peuple vous parlez d'une catégorie sociale déterminée la plus défavorisée n'est-ce-pas ?

Kateb Yacine : Oui. Je lui parlais peu. Et au fond, il n'existait presque pas pour moi. Il était occulté.

Tassadit Yacine : Il y a eu les événements du 8 Mai 1945, les manifestations suivies de répressions à Sétif, Guelma, Kherrata et on avance le chiffre de 45 000 morts. Il a eu autre chose qui s'est produit dans votre vie. Vous avez été surpris dans une manifestation et emprisonné, si mes souvenirs sont bons. C'est en prison que vous avez découvert et connu le peuple.

Kateb Yacine : C'est la découverte du peuple en prison. D'abord, je l'ai découvert. Ce peuple que je voyais peu, que je voyais mal, quand je l'ai vu en prison, j'ai commencé à l'aimer beaucoup. J'ai découvert que ces gens que je voyais en haillons de loin, qui m'inspiraient peut-être une vague pitié autrefois, quand je les ai vraiment vus, qu'ils ont parlé devant moi, en chair et en os, je suis sorti de là armé de la volonté d'épouser leur lutte.

Je suis sorti de prison métamorphosé. Je ne pensais plus qu'à cela. Même les études ne comptaient plus pour moi. Beaucoup d'écrivains n'ont pas eu cette chance-là.

Tassadit Yacine: Vous avez donc touché, comme on dit, la réalité du doigt.

Kateb Yacine : C'est ce qui explique que très tôt j'ai eu des positions tranchées. J'ai eu de la chance..., relativement, sur le coup ce n'en était pas une. C'était aussi une chance.

Tassadit Yacine: C'était une expérience.

Kateb Yacine : Les choses étaient plus claires, mais en même temps quand j'ai voulu commencer à militer dans le mouvement national...

Tassadit Yacine En quelle année ?

Kateb Yacine : C'était en 1946. J'avais seize ans. J'étais jeune et plein d'illusions bien sûr. Je faisais des conférences littéraires et politiques à la fois avec le mouvement national et avec les militants,

etc. J'exprimais un peu ce que je pensais, je lisais des poèmes, je militais, j'exprimais ainsi le besoin de libération d'un peuple. Ma première conférence s'appelait «l'apprentissage de la prison», la seconde c'était «Abd el-Kader et l'indépendance algérienne»⁵. Or, à l'époque, parler d'indépendance c'était...

Tassadit Yacine : Impensable bien sûr !

Kateb Yacine : Ça bien sûr. D'un côté, j'étais satisfait de ce travail ; de l'autre, je voyais aussi que le mouvement national n'était pas tellement sensible aux questions culturelles. Je voyais même pis. Je voyais la corruption de ce mouvement national pour ne citer que la brochure qui s'appelait « Abd el-Kader et l'indépendance algérienne » qui s'est vendue comme des petits pains. Bon... moi je n'ai jamais touché un sou et pourtant j'étais dans la misère. Je voyais quand même que l'argent corrompait. Je voyais d'autres choses qui ne me plaisaient pas. Ces choses-là me montraient que les nationalistes étaient des charlatans, qu'au fond ils visaient le pouvoir et qu'ils se faisaient des idées. Je commençais à lire les brochures marxistes et à me faire une autre idée du monde. Je commençais à me détacher des nationalistes et à voir de plus en plus leurs limites. C'était tout simplement une classe sociale, une bourgeoisie. Cette bourgeoisie, je l'ai vue de près. Dans la bourgeoisie, il y avait la grande, la petite, et la moyenne. Dans le PPA on la voyait moins.

Tassadit Yacine : Le PPA est d'origine plus populaire.

Kateb Yacine : C'était aussi très petit-bourgeois. On l'a vu apparaître petit à petit. parce que c'était masqué. Le parti où les bourgeois étaient le plus visibles, c'était l'Union démocratique du Manifeste algérien, celui de Ferhat Abbas⁶. Etant donné les rivalités politiques entre les deux mouvements, il y a eu encore un clivage, on a pensé que le PPA était plus populaire et presque prolétarien.

Tassadit Yacine : Oui, c'est ce qu'on dit ordinairement.

Kateb Yacine : Parce que l'UDMA c'était des bourgeois. Mais en fait les deux étaient bourgeois. Mais l'UDMA.

Tassadit Yacine : L'UDMA, c'était évident.

Kateb Yacine : C'était vraiment clair. Mais c'est très compliqué, j'ai mieux compris les choses par la suite quand j'étais en France.

Tassadit Yacine : Vous avez pris du recul... Il faut revenir un peu en arrière. Le Mouvement national algérien est né en France. Avec l'Etoile nord-africaine ⁷

Kateb Yacine : Justement. On comprend mieux, il est né avec ses malheureux, ses prolétaires. ses sous-prolétaires algériens. Ils étaient bien placés dans la gueule du loup, pour bien comprendre la situation et évaluer la force de l'ennemi.

⁵ Dès ses années de lycée, Kateb Yacine s'intéresse à la figure d'Abd el-Kader. Tout jeune, celui-ci entreprit, face à l'armée de conquête commandée par les généraux Clauzel, puis Bugeaud, d'édifier sur deux tiers de l'Algérie un Etat fondé sur les principes coraniques et dirigé par des nobles d'origine religieuse. Vaincu en 1847 après une guerre de sept années, il a laissé le souvenir du premier souverain véritablement algérien. Le 24 mai 1947, Kateb Yacine, lors de son premier séjour à Paris, donne une conférence à la salle des Sociétés savantes (aujourd'hui Institut de psychologie), dans laquelle il développe une réflexion sur Abd el-Kader, publiée en plaquette l'année suivante aux éditions En-Nanda (c'est-à-dire « Renaissance ») à Alger.

⁶ Ben Saïd Ferhat Abbas, fils de caïd, pharmacien à Sétif, époux d'une Française, est un réformiste. Dès 1930 il regroupe des Algériens autour de sa personne dans un congrès tenu à la Mutualité, à Paris. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il passe de l'idée d'assimilation à celle d'autonomie, revendiquant un Front algérien dans le Manifeste du peuple algérien lancé le 12 février 1943, signé par de nombreux

⁷ L'Etoile nord africaine regroupe, à partir de 1926, quelques 3 000 travailleurs nord-africains émigrés en France. Elle mène un combat anti-impérialiste et constitue le noyau originel du PPA (cf. note 3).

Tassadit Yacine Mais l'histoire des ouvriers de l'Etoile nord-africaine, par exemple Imache, ne vous rappelle-t-elle pas un peu Ho Chi Minh ? Seulement Ho Chi Minh a évolué autrement.

Kateb Yacine : Eux (les Indochinois) ils ont eu Ho Chi Minh, nous avons eu Messali 9. Voilà le malheur. C'est là qu'on comprend. Au début Messali Hadj⁸ avait la même tendance que Ho Chi Minh au nom des peuples coloniaux. En France ils étaient en liaison avec le Parti communiste français et avec le mouvement syndical français. Les Indochinois ont continué dans cette voie. En revanche, Messali, ce qui a déterminé le tournant qu'il a pris, c'est sa rencontre avec Chakib Arslan⁹.

Tassadit Yacine : Pouvez-vous nous parler un peu plus de Chakib Arslan. Les jeunes Algériens ne le connaissent presque pas.

Kateb Yacine : C'était une espèce d'émir libanais, c'était un précurseur du Baâth, il prônait le panarabisme. Le petit-bourgeois de Tlemcen nommé Messali a trouvé son guide. Mais là, déjà, je pense que c'était s'embourber dans le mythe.

Tassadit Yacine Si l'on voit de plus près avec ceux qui ont étudié l'histoire de l'Etoile nord-africaine, il n'y avait (dit-on) qu'une poignée de gens et pour la plupart berbérophones.

Kateb Yacine : Et forcément, bien sûr.

Tassadit Yacine : Ne peut-on pas dire par là qu'il y avait déjà un malaise et une erreur dans la conception de la culture algérienne, de l'histoire algérienne ? Kateb Yacine Le mythe est complexe aussi.

Tassadit Yacine : Eux, les ouvriers de l'Etoile, berbérophones dans leur grande majorité, ont

⁸ Ahmad Messali Hadj, ouvrier chez Renault, fondateur de l'Etoile nord-africaine, puis du PPA Ces mouvements rompent avec le communisme, à l'inverse du mouvement indochinois conduit par Ho Chi Minh. Le 14 juillet 1937, Messali est arrêté à Alger pour avoir déployé un drapeau algérien au traditionnel défilé militaire. Il passe le temps de la Seconde guerre mondiale en prison, ce qui n'est pas le cas de Ferhat Abbas, ménagé par le gouvernement de Vichy, puis soutenu par les services américains. En mars 1945 messalistes et partisans de Ferhat Abbas se rencontrent les messalistes font pencher la balance en faveur de la révolte pour l'indépendance. C'est l'un des facteurs dont naissent les mouvements insurrectionnels du début mai. On crie : « Libérez Messali Vive l'indépendance ». Au cours des années suivantes, Messali, assigné à résidence en France, se pose de plus en plus en prophète; il rencontre les Frères musulmans au Caire et s'habille en marabout. Bien que mobilisant encore des foules, il est contesté dans le PPA. Après le 1er novembre 1954, il tente en vain de disputer au FLN le langage de la résistance. En 1956, lors du congrès de la Soummam, la révolution se dote d'un organisme directeur collégial, le Comité de coordination et d'exécution (CCE), dont Messali est tenu à l'écart. « Messali est ma dernière carte », disait Jacques Soustelle, alors gouverneur général gaulliste. Messali ayant créé un nouveau parti, le MNA, des affrontements se multiplient entre ses partisans — soutenus par des intellectuels français — et le FLN. Finalement, tous les partis — sauf le PCA — s'étant sabordés et le MNA étant vaincu, le FLN reste maître du champ politique algérien. D'où, une fois l'indépendance conquise, le système du parti unique, confondu avec l'Etat.

⁹ Chakib Arslan, émir druze, a, dès avant la Seconde Guerre mondiale, exercé une influence décisive sur le cheikh Abdelhamid ben Badis, fondateur de l'Association des oulémas en 1930 et sur Messali Hadj, qui a renoncé dès lors à une perspective marxiste pour intégrer l'indépendance algérienne dans le cadre englobant de la renaissance de l'Islam et de l'arabisme. Une « grande voix », dit, de Chakib Arslan André Miguel (*L'Islam et sa civilisation*, p. 402). Dès 1943, le premier ministre égyptien Nahas Pacha propose une Union arabe. La Syrie suggère Damas comme capitale. Les émirs d'Arabie saoudite, Khaled et Fayçal, parcourent les pays arabes afin que la future union ou fédération soit gérée par le roi d'Arabie (alors Ibn Seoud). Un comité pour la défense des peuples d'Afrique du Nord est installé au Caire sous l'égide du PPA. En mars 1945, la Ligue arabe est officiellement créée. Elle demande que les Français quittent l'Afrique du nord et le Levant. L'Action algérienne, organe du PPA, donne des informations sur ces développements. Dans une lettre Nahas Pacha déclare que l'Algérie, Etat musulman, doit s'intégrer à l'ensemble des pays arabes. On a tout lieu de penser, dans l'état actuel de l'ouverture des archives, que les gouvernements de Londres et de Washington soutiennent ce panarabisme pour sauvegarder leurs propres intérêts, notamment pétroliers, contre les intérêts des colonialistes français. Dès le 1^{er} janvier 1944, la poussée de l'indépendantisme et les contradictions inter-impérialistes contraignent les autorités françaises à reconnaître l'indépendance de la Syrie et du Liban.

préféré avoir recours à un arabophone comme chef pour légitimer leur lutte et lui, Messali, était peut-être mal à l'aise dans sa peau de Maghrébin colonisé. Dans le contexte de l'époque, le Maghreb est conçu (et toujours d'ailleurs) comme un appendice du Moyen-Orient. Les Maghrébins sont perçus comme des « Arabes marginaux » : ils parlent mal la langue et ne sont donc pas dépositaires de la culture arabe originelle. Messali a essayé sans doute de compenser.

Kateb Yacine : Messali masquait la berbéricité par une arabité opprimée.

Tassadit Yacine : Ah ! Oui.

Kateb Yacine C'est-à-dire que les peuples arabes et le monde arabe nous étaient présentés comme un monde de frères vivant sous l'oppression.

Tassadit Yacine: Tout à fait et qu'ils peuvent nous aider, nous soutenir et donc nous «comprendre».

Kateb Yacine : Et que de toute façon, il ne fallait pas appuyer sur les différences, au contraire, il fallait les éviter et c'est là le mythe.

Tassadit Yacine : Oui. et Chakib Arsian pour Messali, c'était ça aussi?

Kateb Yacine Bien sûr. Messali s'est accroché à ça. D'autant plus que c'est très bon pour la bourgeoisie, c'est excellent. Au fond, elle a besoin de mythes comme tous ceux qui sont condamnés par l'histoire. Ceux qui ne le sont pas n'ont à aucun moment besoin de mythe. Le prolétariat n'a pas besoin de mythe, il a son histoire, c'est lui le moteur. Ceux qui ont besoin du mythe, ce sont les bourgeois et les petits- bourgeois. Ils se rendaient déjà compte que ce serait leur frein, leur moyen.

Tassadit Yacine : De dominer...

Kateb Yacine Et de bloquer l'Internationale. L'arabo-islamisme, qu'est-ce que c'est ? Une forme de nationalisme plus vaste, plus régional.

Tassadit Yacine : Mais à base idéologique tout de même...

Kateb Yacine : L'arabo-islamisme voulait en même temps être un frein à l'internationalisme. C'est un peu comme l'idée des Slaves, des panslaves. Cette idée de l'Europe : une manière d'empêcher d'être solidaires. Tous les peuples du monde devraient l'être et pas seulement solidaires des peuples de sa région ou de sa langue. C'est enfermer l'internationalisme dans une forme de régionalisme à base raciale ou religieuse.

Tassadit Yacine: Vous m'avez devancé. C'est la question que je réservais pour la fin.

Kateb Yacine : Les nations ne sont pas fondées essentiellement là-dessus. Ce n'est pas la race ni la religion qui déterminent un peuple, une nation, ça se surajoute après.

Tassadit Yacine : Et quelles sont ces bases qui, d'après vous, peuvent constituer une nation ?

Kateb Yacine Il faut d'abord la géographie, la terre, la langue, l'histoire. Oui, et eux ont occulté tout ça. J'ai senti cette occultation très jeune.

Tassadit Yacine : A quel âge ?

Kateb Yacine : Dès l'âge de 17 ans. Je n'ai jamais cru à une indépendance démocratique.

Je n'y ai jamais cru, je vous dirais même que, dès les premiers coups de feu de 1954, je voyais tout de suite le régime militaire. J'ai compris ça tout de suite. J'ai compris que nous allions vers un régime militaire. C'est sûr, mais seulement je pensais que c'était normal, que ceux qui avaient les armes prennent le pouvoir. Je pensais que l'ALN¹⁰ à l'époque (moi aussi j'ai succombé à quelques illusions) allait avoir des liens étroits avec le peuple. Je croyais que ce ne serait pas une armée comme les autres.

Tassadit Yacine : Vous avez pensé que ce serait une armée progressiste ?

¹⁰ ALN : Armée de libération nationale

Kateb Yacine : Autrement, j'ai compris dès le départ puisque chez nous, il faut voir la nature des classes sociales dès le départ, c'est comme ça que je me suis orienté, de manière marxiste dès le départ. Je voyais bien. D' un côté une bourgeoisie faible...

Tassadit Yacine : Inculte ?

Kateb Yacine : Faible, très faible, et tellement faible qu'elle en arrivait presque à se nier elle-même. Voilà pourquoi, elle faisait presque pitié. C'était une bourgeoisie dont les ailes étaient rognées par le colonialisme. C'était une bourgeoisie qui ne pouvait pas prendre son essor, qui ne pouvait pas se développer. On n'avait pas d'export-import. On n'avait pas de grands capitalistes. C'était quoi le capitalisme de l'époque ? celui de la chemma. Benchicou, Tyar¹¹ Des bourgeois dont les ailes étaient rognées et c'est pour ça qu'ils se rapprochaient du peuple, malgré leurs intérêts de classe, ils se rapprochaient du mouvement populaire et par là même on avait tendance à les sous-estimer en tant que classe ; c'était comme s'il n'y avait pas de bourgeois chez nous; et pourtant il y avait quand même des bourgeois. C'est une chose qui est apparue plus tard.

Tassadit Yacine : Pouvez-vous situer cette période ?

Kateb Yacine : Moi ça m'est apparu très exactement en 1956. Je vais même remonter plus loin.

Tassadit Yacine : Je vous pose quand même quelques questions avant de continuer: vous avez parlé de vous, vous avez parlé de la prise de conscience et la crise de 49 alors, c'est quoi ? Qui sont les berbéro-matérialistes. Comment avez-vous perçu ce point de l'histoire algérienne (encore chargé de préjugés dont on parle tant?)

Kateb Yacine : Mais ça, cela existait même avant 1949. De toute façon, dès le début, il y avait des militants suffisamment conscients pour comprendre que la langue, l'histoire étaient des éléments non négligeables dans le mouvement et qu'il fallait les poser. Ces gens-là étaient tous taxés de berbéro-matérialisme. Ce n'est pas par hasard que l'on a associé le berbérisme et le marxisme. Parce que cela va ensemble. C'est le marxisme qui a aidé la prise de conscience de beaucoup de Berbères. Maintenant pour le mot « berbère » je préfère tout de suite le récuser. Je pense que ça nous fait beaucoup de mal d'employer ce mot, c'est d'ailleurs pour cela que nos ennemis nous taxent de berbérisme. En fait, c'est une injure. Les Romains, les Grecs, comme tous les peuples qui ont dominé traitaient les peuples vaincus de barbares¹² Il y a les civilisés et les barbares... Et nous, nous reprenons ce terme employé par les Romains, repris par les Arabes, repris par les Turcs, par les Français et, maintenant, par nous-mêmes. Ça ne va pas. Je crois qu'il faut appeler les choses par leurs noms. Chadli¹³ lui-même a parlé d'Imazighen. Et la langue, c'est tamazight. Essayons d'appeler les choses par leur nom, c'est très important¹⁴

¹¹ La chemma : terme de mépris (littéralement : la chique). La colonisation française a développé les infrastructures de l'Algérie, mais l'a très peu industrialisée, l'effort étant limité aux secteurs alimentaire et minier. On ne trouvait en Algérie aucune entreprise sidérurgique, le fer prenait la mer. Les récoltes d'alfa (contrôlées par de grands propriétaires français, avant tout Georges Blachette, dit « le roi de l'alfa », maître des terres au sud d'Oran, qui exportait ses récoltes en Grande-Bretagne) n'alimentaient aucune papeterie. Alger, Oran ne comptaient que 200 000 habitants, les autres villes ressemblaient à des sous-préfectures. Dans ces conditions coloniales pas de développement d'un capitalisme algérien. L'Algérie dépendait entièrement de groupes financiers internationaux (Rothschild, Mirabaud, Nemours, etc.) et de l'Etat français.

¹² « Berbère » vient en effet du latin « barbarus », c'est-à-dire « étranger à la civilisation gréco-latine », et par extension péjorative « sauvage »

¹³ Chadli Ben Djedid, dernier président de l'Algérie avant les élections marquées par la poussée du FIS.

¹⁴ Kateb Yacine demande la rigueur dans les dénominations. Dans la première partie de l'entretien, il a suggéré de rebaptiser l'Algérie. Au dixième siècle, les Arabes l'ont appelée Djazaïr Barri Mazghema, c'est-à-dire « Les îles des Imazighen ». Selon Ibn Khaldoun, les plus anciens Berbères auraient constitué la grande tribu des Branès, à la fois nomades et sédentaires, s'étendant du Moyen-Atlas au Sahara occidental en passant par la Kabylie. Les Branès se désignaient sous le nom d'Imazighen, c'est-à-dire « hommes libres », arabisé en « Mazgheme ». Avec le temps, l'élément « Mazgheme » disparaît. Le véritable nom de la langue officielle des habitants de l'Algérie, dite « berbère », est tamazight. Kateb Yacine propose de donner à l'Algérie le nom de Tamezghi, c'est-à-dire « pays de la langue tamazight ».

Tassadit Yacine: Oui, bien sûr. Si vous voulez bien nous allons reprendre un peu l'histoire. Vous disiez qu'en 1954 vous aviez compris qu'il allait y avoir l'armée au pouvoir avec les conséquences que l'on sait au plan culturel.

Kateb Yacine : Remontons un peu avant 1954 lorsque le mouvement national s'est trouvé dans un état de crise presque permanent : parce que chez nous, il faut bien comprendre que lorsque la Tunisie et le Maroc étaient déjà en lutte contre le colonialisme français avec leurs propres défauts bien sûr, ici les gens du MTLD se disputaient l'argent du parti à coups de révolver. Au moment où ces événements se produisaient, c'était comme ça, et vraiment le peuple était dégoûté. En ce temps-là, le mouvement national était profondément corrompu. Il y avait le maire : ici, à Alger Jacques Chevalier, à Constantine Derdour et dans d'autres régions il y en avait d'autres¹⁵ C'était des gens qui allaient à la préfecture dîner chez le préfet. Ils se rencontraient en Espagne. On leur donnait des logements, ils étaient membres des conseils municipaux et tout ça ; ils jouaient le jeu. C'est-à-dire que le parti commençait à être corrompu. Il y avait une branche dans le parti qu'on appelait l'Organisation secrète¹⁶ .

Tassadit Yacine : Connue sous le nom de l'OS.

Kateb Yacine Ce sont eux qui posaient toujours le problème de la lutte armée. Ils étaient cependant maintenus à l'écart si bien que la révolution a éclaté chez nous tout à fait en dehors de la hiérarchie du parti. On peut même dire contre le parti. puisque le parti a éclaté : il y avait les messalistes et les centralistes¹⁷. Tous les deux n'étaient pas pour la lutte. Il a fallu qu'il y en ait d'autres qui ne soient ni messalistes ni centralistes pour prendre l'initiative. Et encore faut-il savoir comment cette initiative a été prise ? Et dans quelle perspective ? D'abord ce sont des gens qui ont cru que l'indépendance viendrait très vite comme en Tunisie ou au Maroc. Il suffisait de quelques embuscades, de quelques barouds et puis on a des drapeaux. Ils voyaient qu'en Tunisie ça avait réussi. Ils avaient sous-estimé l'Algérie française, l'OAS et tout ça. Ils avaient sous-estimé la force du colonialisme la présence de un million de Français ici, etc. Ils ne croyaient pas en une guerre longue et je l'ai vu moi même, de mes propres yeux, en 1956 lorsque les premières négociations ont eu lieu avec Guy Mollet¹⁸. J'ai vu des Français - Je préfère ne pas dire leur nom - des Français célèbres qui sont venus me dire : « Ça y est, l'affaire est dans le sac. » Ils sont en train de constituer le ministère. C'est tout juste s'ils ne me proposaient pas de poste.

¹⁵ Jacques Chevalier, maire d'Alger, fils et frère de colons, assez libéral, bien que proche de Georges Blachette, non seulement « roi de l'alfa », mais aussi propriétaire de l'influent Journal d'Alger. Au début des années cinquante J. Chevalier construit des HLM dans les quartiers musulmans, se crée une popularité en soutenant l'équipe de football, intègre à son administration municipale des militants du MTLD. En 1954, il fait partie du gouvernement Mendès France comme secrétaire d'Etat à la défense et se rapproche de François Mitterrand, ministre de l'Intérieur.

¹⁶ En 1947, le PPA crée une Organisation spéciale, l'OS, formée de militants prêts à l'action armée. En mars 1950, la police lui porte des coups sévères et le PPA la dissout. En 1953, l'OS est reconstituée pour préparer une insurrection. Des maquis, des caches d'armes se créent. Parmi les premiers organisateurs de L'OS., outre Mohammed Belouizdad (mort de la tuberculose en 1949), citons: Aït Ahmed, Ahmed Ben Bella, Rabah Bitat, Ben M'Hidi, Ben Boulaïd puis Belkacein Krim, Mohammed Boudiaf, Ouamrane, c'est-à-dire de futurs dirigeants de la guerre de libération. A leur côté le député MTLD Mohammed Khidder.

¹⁷ En avril 1953, une partie des dirigeants du PPA, liés au maire d'Alger, Jacques Chevalier, font élire un nouveau comité central excluant les fidèles de Messali Hadj au motif de la lutte contre « le culte de la personnalité ». C'est le début d'une lutte entre « messalistes » et « centralistes » (c'est-à-dire partisans du nouveau comité central). Les éléments révolutionnaires, pour beaucoup anciens membres de l'OS, n'acceptent pas d'avoir à choisir entre ces fractions. Avec l'intellectuel M. Boudiaf, ils constituent une « troisième force », décidée à l'insurrection générale.

¹⁸ En 1956, le président du Conseil socialiste, Guy Mollet, auquel le PCF, après un long débat, a voté des « pouvoirs spéciaux », tente, en même temps qu'il multiplie les mesures militaires, de contacter le FLN. Son ami Pierre Commin rencontre en secret Khider et Yazid en Yougoslavie et en Italie. Le 22 octobre, les militaires arraisonnent un avion civil dans lequel se trouvaient Ben Bella, Khider, Aït Ahmed, Boudiaf et Lacheraf; ces cinq dirigeants du FLN sont arrêtés; Robert Lacoste, gouverneur général socialiste, et Guy Mollet couvrent les militaires, ce qui anéantit toute possibilité de négociation directe avec le FLN.

Tassadit Yacine : C'était quand ?

Kateb Yacine : Dans la même année, j'ai compris. Ferhat Abbas passait jusque-là pour l'ennemi du mouvement national, puisque lui n'était pas pour l'indépendance. Comme par hasard il est devenu le chef du FLN. Je ne sais pas si vous vous imaginez ce que ça voulait dire pour les Algériens de l'époque : c'était vraiment plus qu'un renversement. C'est tout. J'aurais admis qu'on le recrute comme un brillant pharmacien, qu'on se serve de ses talents oratoires, qu'on se serve de ses relations avec les Français. Tout ce qu'on veut, mais prendre la tête du FLN mais qu'est-ce que ça signifiait ? Ca signifiait que tout l'appareil de l'UDMA a investi le FLN, il a pris les postes les plus importants. Les Francis, les Boumendjel¹⁹ Leur bourgeoisie, à eux, a investi le FLN. A partir de 1956, c'était clair, aveuglant. Je n'ai jamais eu d'illusions là-dessus. J'ai suivi tout ça de près. Quand l'indépendance a éclaté...

Tassadit Yacine : C'est un lapsus !

Kateb Yacine : Un lapsus révélateur ! Quand l'indépendance est arrivée, on est venu ici comme des gangsters se disputer le pouvoir et puis il y a eu... ce qu'il y a eu. Vous vous rappelez bien l'indépendance chez nous.

Tassadit Yacine : Non, j'étais encore trop jeune pour comprendre.

Kateb Yacine : L'indépendance, c'était comme un mariage tragique. La terrible déception de ce peuple et le coup de poignard qu'il a reçu et ce poignard il y est encore... C'est ce qui explique la passivité du peuple algérien..., ce qui semble être une passivité, parce qu'il ne comprend pas comment il a été trahi. Il ne peut pas arracher le poignard. Pour l'arracher, il se doit d'expliquer le pourquoi... le comment ça s'est passé. Voilà donc pour moi, les choses n'ont pas changé du tout. Je n'ai jamais eu l'idée que l'indépendance allait être la fin des problèmes, au contraire, je suis arrivé ici avec le sentiment de catastrophe et j'ai vu depuis les choses se dégrader parce qu'effectivement elles n'ont pas cessé de se dégrader. Et toute l'histoire de notre révolution, c'est vraiment une tragédie. C'est la trahison d'un peuple par ses dirigeants. De bout en bout, c'est ça. Est-ce que ça veut dire que c'est fini ? Non ! Ce n'est pas fini. Car malgré tout ce peuple même trahi, même dans ces conditions-là, il réagira d'une manière ou d'une autre. Quant à ceux (les autres), étant donné qu'ils avaient eux pensé que la guerre serait courte et que la victoire serait facile et comme l'ennemi s'est chargé de les démentir et comme la guerre durait, ils commençaient à perdre leurs illusions.

Au début, ils n'étaient pas pour le socialisme. Ils faisaient du pied au Pacte atlantique. Vous n'avez qu'à prendre la collection d'El Moudjahid²⁰, El Moudjahid clandestin. Prenez-le, lisez-le et vous verrez les appels du pied à l'OTAN. Les illusions qu'ils se faisaient en ce temps-là. Plus la guerre durait, plus... Au début ils voyaient le peuple comme un instrument, exactement comme les Marocains. Il y a des gens au Maroc qui allaient dans un bidonville, qui donnaient 50 000 balles à un chômeur et qui lui disaient : « Vas-y tue n'importe quel juif vieux, gosse on en parlera à l'ONU. » Ca y est : on a fait un attentat. Voilà comment ils voyaient le peuple comme un instrument, pas plus. Au fur et à mesure que la guerre durait ils avaient besoin de ce peuple pour la galette, pour les liaisons, pour la guerre. Le peuple a investi à son tour ce FLN et cette ALN. Alors qu'au départ, il était conçu comme un instrument provisoire. Il est devenu l'âme du FLN et de l'ALN ; il lui a apporté son âme. C'est ainsi que le peuple a investi une révolution. Il a quand même gagné et là on a vu que c'est le peuple. C'est en 1960 par exemple. En 1960 au moment le plus dur, au moment où les négociations avaient commencé déjà avec les Français, où les quelques opérations déclenchées par De Gaulle, après la bataille d'Alger, et tout ça. Les opérations terribles qui se sont passées à ce moment là, c'est le peuple tout entier qui est descendu dans la rue poitrine nue, sans arme contre les chars et là ils ont gagné. Si on étudie bien 1960 ce n'est pas une opération politique froidement calculée par le FLN. Pas du tout. C'est plutôt une réaction du peuple contre les assassins de l'OAS. C'est ça 1960, et après c'est une tramée de poudre qui a fait descendre 100 000 Algériens. Et là on a

¹⁹ Ahmed Francis : médecin, adjoint de Ferhat Abbas, fera partie du GPRA, participera aux négociations de paix.
Ahmed Boumendjel : juriste, politicien modéré.

²⁰ El Moudjahid (« Le Combattant »), journal du FLN.

vu les femmes, les enfants, etc, et là De Gaulle a compris qu'il n'y avait plus rien à faire : quand un peuple entier descend dans la rue avec tout ce qu'il a subi et en plus l'OAS déchaînée, une armée de plus d'un million d'hommes. Il a vu que c'était fini. C'est la preuve que le peuple, malgré la trahison de ses dirigeants, a manifesté sa présence. Il est entré dans la révolution, et c'est ça notre force. C'est une force en bonne partie aveugle et parfois passive mais elle est là. On ne peut pas s'en passer. Ce peuple, à partir du moment où il a participé, il a souffert, il a compris. Petit à petit, on a vu les illusions s'envoler. On a vu, par exemple, qui étaient nos amis ; nos amis ce n'était pas les Arabes puisque les Arabes, prenons Kassem — la révolution irakienne — ne parlons pas de Nasser.

Tassadit Yacine : Saout El Arab, au Caire.

Kateb Yacine: Si on l'avait écouté, on aurait cru que c'était les Egyptiens qui avaient fait la guerre. Ils ont d'ailleurs dès le début contribué à gangrener le mouvement, à créer le mythe Ben Bella par exemple²¹.

Tassadit Yacine : Oui, c'est ce qu'on dit et pas seulement de Ben Bella puisque l'Egypte a accueilli de nombreux Algériens.

Kateb Yacine : Ils ont couvé Boumedienne et la suite. Les Marocains ont pratiqué la même politique et les Tunisiens aussi. Ils commençaient à corrompre nos cadres et chacun avait ses hommes. Ils se partageaient les cadres.

Tassadit Yacine : Oui, il y avait les hommes de Nasser, de Bourguiba, de Mohammed V. Chacun préparait ses hommes à prendre le pouvoir. Et les Français alors ?

Kateb Yacine : Les Français ont fait la même chose en prison, par la suite. C'est-à-dire qu'ils avaient tous leurs poulains qu'ils préparaient pour l'indépendance.

Tassadit Yacine : On peut dire alors que pendant que les combattants faisaient la guerre — je veux dire le peuple — ceux-là préparaient cyniquement le partage du pouvoir.

Kateb Yacine : Oui., évidemment la guerre ayant duré très longtemps et les soutiens réels on les a vus venir longtemps de nos pseudos frères arabes... exemple : l'Irak... vous parliez de l'Irak tout à

²¹ Ahmed Ben Bella, fils de commerçants, s'est engagé dans l'armée française pour combattre le nazisme. Il en sort à la fin de la guerre avec des décorations et le grade d'adjudant-chef. Dès 1946-1947, il adhère à l'Organisation spéciale (OS), que le jeune intellectuel Mohammed Belouizdad a créée au sein du parti messaliste (cf note 18). Il s'agit d'un système pyramidal secret de groupes cloisonnés réunissant chacun des trois hommes. Ben Bella leur enseigne l'usage des armes. Une bonne part de celles-ci sortent de caches constituées pendant la guerre mondiale en Algérie et en Tunisie. L'armée secrète est répartir en zones, régions, secteurs et groupes, et Ben Bella acquiert sur elle un grand ascendant. Un jour, pour procurer des fonds aux maquisards, il réussit à la poste d'Oran un hold-up que la police n'attribue qu'à de vulgaires bandits. En 1950, l'OS compte 4 500 hommes. Devant la riposte des services français, la passivité de Messali Hadj conduit Ben Bella à penser que celui-ci et ses adjoints sont « des révolutionnaires qui attendent derrière une table ». Finalement arrêté, Ben Bella est condamné à dix ans de prison. Il s'évade en 1954, au moment où de jeunes militants fondent le Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA), indépendamment des leaders établis, Ferhat Abbas et Messali Hadj, et même contre eux. En avril 1954, Ben Bella rejoint, au Caire, Mohammed Khider et Hocine Aït Ahmed. Il rencontre Nasser, duquel il obtient une protection, mais pas d'armes. Une antenne algérienne est ainsi installée dans la capitale égyptienne. C'est Ben Bella qui a pour rôle d'annoncer l'insurrection algérienne au monde sur les ondes de « La voix des Arabes », ce qui conforte le gouvernement français — et particulièrement le ministre François Mitterrand — dans l'idée qu'il est au centre de cette action guidée par « la main de l'étranger », alors que la direction du mouvement révolutionnaire s'efforce au contraire de se prémunir contre le culte de la personnalité. Le 22 octobre 1956, Ben Bella fait partie des cinq dirigeants emprisonnés à la suite de l'arraisonnement d'un avion civil par l'armée française (cf. note 20). Pendant ces événements et, semble-t-il, particulièrement en prison Ben Bella, personnalité complexe, s'est initié au marxisme. Il a bénéficié du soutien des réseaux trotskistes dirigés par Michel Raptis, dit Pablo. Après les accords d'Evian (1962), qui établissent l'indépendance de l'Algérie, Ben Bella et la coalition qu'il dirige sortent d'abord vainqueurs des luttes pour le pouvoir. Mais, quand un printemps 1965, le président Ben Bella veut réduire le poids politique de l'armée, il est éliminé par les officiers que conduit le colonel Houari Boumedienne (coup d'Etat du 19 juin 1965). Longtemps assigné à résidence en Algérie, Ahmed Ben Bella pourra se rendre en France, puis s'exiler en Suisse, avant, récemment, de revenir dans son pays pour tenter d'y exercer une influence politique.

L'heure, il y avait des émissions à la radio irakienne qui disaient au temps de Kassem, tous les jours: « nous envoyions des avions d'armes à nos frères algériens. » On n'a jamais vu l'ombre d'une arme de ses avions irakiens.

Tassadit Yacine Pourquoi le disaient-ils alors?

Kateb Yacine C'est ça la démagogie arabe pendant la révolution algérienne, par contre, en réalité, l'argent du FLN, le nerf de la guerre du FLN, je l'ai vu puisque, en ce temps-là, j'étais en Allemagne, il venait de France.

Tassadit Yacine : D'où?

Kateb Yacine : Des bidonvilles, il venait des pauvres sous-prolétaires algériens qui donnaient leur ichtirak (cotisation) chaque mois. Ceux-là vraiment, c'étaient le nerf de la guerre, c'est des milliards qui passaient de la France en Allemagne, et provenant essentiellement de l'émigration. Voilà une première force du FLN. La deuxième force, c'était les pays socialistes, parce que ce sont les pays socialistes qui nous ont soutenus dès le début. Et à partir de là le mouvement général, Bandoung, etc., nos dirigeants ont commencé à parler de socialisme. Ils y sont allés à reculons et à contre-cœur. Le socialisme algérien est comme ça... ce n'est pas du tout par une volonté déclarée..., et je vous dirais même mieux, lorsque le petit-bourgeois appelé Ben Khedda (qui, maintenant, joue au frère musulman) est devenu chef du GPRA, après Abbas²², j'ai entendu nos grands intellectuels de Tunis dire « Vous savez, Ben Khedda, c'est un maoïste. »

Tassadit Yacine: Qu'est-ce que cela veut dire?

Kateb Yacine Ça voulait dire que le peuple était plein d'illusions et qu'il croyait encore que ces nationalistes pourris pouvaient devenir socialistes.

Tassadit Yacine : Ils auraient pu évoluer?

Kateb Yacine Ils ne le pouvaient pas, parce qu'effectivement ils n'avaient pas vu non plus de socialisme à l'époque. Au congrès de Tripoli, ils ont commencé à parler de socialisme. Le menteur c'est toujours comme ça: il faut le conduire à la porte de sa maison. Le peuple y a cru, lui, et c'est quand même le peuple qui a provoqué les décrets de mars par exemple. Ça montre bien que le gouvernement n'a fait que suivre.

Tassadit Yacine: C'était quand?

Kateb Yacine : Quand les paysans ont commencé à occuper les fermes ici, les premiers comités de gestion pour ça. Ce n'est pas le gouvernement qui a fait tout ça. Le gouvernement n'a fait qu'entériner ce que le peuple a fait instinctivement. Je crois, pour moi, que le prince ne cesse pas d'être prince du seul fait qu'il est national. Au contraire, je crois que les choses sont plus graves. C'est une chose importante que les gens commencent à comprendre : le colonialisme français était plus facile à discerner que l'impérialisme interne que nous portons en nous. Beaucoup d'Algériens n'ont pas compris ce phénomène de classe, beaucoup ne le comprennent pas. Et puis il y a le phénomène national. Ce qui signifie la nation, l'indépendance proprement dite.

Tassadit Yacine : Vous vous posez la question de savoir si nous sommes réellement indépendants.

²² Ben Youssef Ben Khedda, pharmacien diplômé de l'université d'Alger (comme Ferhat Abbas), a beaucoup fréquenté l'Association des étudiants musulmans, influencée par les oulémas. Au début des années cinquante, il dénonce au sein du PPA le « culte de la personnalité » (c'est-à-dire Messali Hadj) : il est « centraliste » (cf note 19). Les autorités françaises l'emprisonnent. Il se rallie au FLN. Au début de l'insurrection, il contribue à trouver des appuis pour les révolutionnaires algériens chez les Européens libéraux. Puis il dirige le journal El Moudjahid. Il entre au Conseil national de la Révolution algérienne (CNRA) et devient l'un des représentants politiques du Front à l'extérieur : à ce titre il se rendra notamment à Pékin, où Mao Tsé Toung, Chou En-Lai et même Ho Chi Minh feront aux Algériens un accueil triomphal, accompagné de deux milliards de crédits d'armement. A la libération, il s'oppose au groupe de Ben Bella.

C'est ça ? ou mieux qu'est-ce que l'indépendance?

Kateb Yacine Est-ce que nous sommes réellement indépendants. Je crois que nous avons arraché grâce au sacrifice de ce peuple qui a été impliqué de manière aveugle. On a arraché une indépendance politique, mais sur le plan économique est-ce que nous sommes réellement indépendants? Je crois que non, nous ne le sommes pas. Dix ans après l'indépendance, on a nationalisé le pétrole?

Tassadit Yacine En 1974.

Kateb Yacine : Et maintenant c'est la crise économique : nous sommes liés au système capitaliste, nous sommes...

Tassadit Yacine : Economiquement dépendants... c'est ça!

Kateb Yacine : Le fait que nos richesses aient été gaspillées, le fait qu'on revienne maintenant sur le socialisme et qu'on ouvre la voie au privé et tout... Cela prouve bien que sur le plan économique la libération est loin d'être acquise, au contraire les problèmes économiques sont tels que... Prenez un exemple : un ouvrier gagne 30 dinars algériens. Essayez de vivre avec 30 dinars algériens. (Surtout si vous avez des enfants !) On va vers de graves affrontements sociaux à base économique, c'est clair, maintenant, le drapeau n'est plus qu'un masque. Moi je m'attendais à ça dès le début, je n'ai jamais cru que le drapeau serait la fin des problèmes. Voilà, je crois avoir répondu amplement à la première question. Pour résumer, pour moi les choses n'ont pas changé mais elles se sont plutôt aggravées, parce que, si sur le plan économique nous ne sommes pas tellement indépendants, sur le plan culturel nous le sommes encore moins.

Tassadit Yacine : Par exemple?

Kateb Yacine : Je n'aurais qu'à vous citer un tout petit exemple. Vous savez que nous avons la malchance, hein d'avoir un ministère de la Culture... Depuis combien de temps?

Tassadit Yacine : Pas longtemps je crois?

Kateb Yacine Juste après Tizi-Ouzou 25 Avant, le ministère de la Culture était un appendice du ministère de l'Information. La culture c'était vraiment la cinquième roue du la carrosse. Il a fallu le coup de tonnerre de Tizi-Ouzou²³. Je crois quand même que c'est une vieille aspiration de toute façon, mais ils n'étaient pas aptes à poser ces problèmes. Parce que, pour des nationalistes, poser les problèmes de la culture, c'est cesser d'être, c'est leur condamnation. Si vraiment ils posaient le problème culturel? c'est leur condamnation à mort. Et ils le savent bien. Ils tiennent leur pouvoir d'une imposture. Ça, c'est clair. La culture cela doit rester décoratif. Ça doit rester vague. Ça ne doit pas être la grande force que c'est et que ça sera de plus en plus. Maintenant, c'est maintenant que ça commence. C'est maintenant, que je me sens réellement impliqué.

Tassadit Yacine Et avant comment le viviez-vous ?

Kateb Yacine : Avant je me sentais un peu... presque marginal. J'étais obligé de taire ces choses-là. Je savais très bien ce qui se passait, mais je ne pouvais pas le dire.

Tassadit Yacine : Parce que vous n'étiez pas compris ?

Kateb Yacine : Non ! parce qu'il y avait la peur de démoraliser un peuple. Quand un peuple est lancé dans une bataille comme celle de l'indépendance, dans les conditions qu'on connaît et avec

²³ A la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts des mouvements ont exprimé, en Algérie, une résistance à la politique conduite par Chadli Boudjedid, successeur de Houari Boumediene, et peut-être encore plus profondément à l'étatisme et à la culture politique qu'incarnait le FLN. Mouvement de femmes contre un projet de statut personnel visant à les maintenir en tutelle pétitions, manifestations de lycéens en avril 1982, allant jusqu'à des émeutes. Mouvement culturel et linguistique berbère : au printemps 1980, des berbérophones ont lancé, depuis l'université de Tizi-Ouzou, la grande ville de Kabylie, un mouvement qui s'est répercuté jusqu'au coeur d'Alger ; c'est le « coup de tonnerre » dont parle Kateb Yacine.

tous les poignards qu'il y avait dans le dos. Ce n'était pas la peine de

Tassadit Yacine : De le traumatiser avec ce genre de problèmes.

Kateb Yacine : Ça aurait été le démoraliser. Ce sont des choses qu'on ne peut pas faire dans des cas comme ceux-là. Maintenant on peut... Maintenant il le faut. Le moment est arrivé.

Note spéciale sur la question berbère.

La question berbère est au centre de la réflexion de Kateb Yacine pendant une grande partie de sa vie. Très complexe, elle ne peut être absorbée dans une note. Rappelons seulement:

— Le mot berbère, emprunté par le français à l'arabe et par l'arabe au latin, désigne aujourd'hui stricto sensu le groupe linguistique nord-africain des berbérophones, ensemble de populations qui ont parlé ou parlent encore des langues apparentées à un fonds commun, la langue berbère. Les Berbères ne sont pas définissables par des critères biologiques, il n'existe pas de « race berbère ».

—Partout minoritaire, le berbère n'est la langue officielle d'aucun Etat. Les peuples berbères n'en représentent pas moins l'essentiel du peuplement nord-africain et l'on ne peut comprendre leur apport historique sans envisager à la fois la culture des minorités qui parlent essentiellement des langues berbères et la culture des populations arabisées depuis un millénaire. Celles-ci ont développé, en particulier à l'époque du Moyen Age européen, une civilisation, certes, principalement d'expression arabe, mais propre au Maghreb et largement originale. En effet, les groupes humains véritablement originaires d'Arabie ont été peu nombreux au Maghreb et la domination politique arabe (Damas, puis Bagdad) y a duré moins longtemps que la colonisation française. Pour l'essentiel les « Arabes » d'Algérie sont des Berbères autochtones dont l'arabisation est liée à leur intégration à la vie urbaine et aux échanges internationaux. Les chefs et les groupes dirigeants ont été des autochtones qui développèrent selon leur génie propre leurs relations économiques et culturelles avec l'Orient et avec l'Andalousie. Cela ne diminue en rien l'importance de la culture islamique dans leur évolution. Nombre de Maghrébins comptent parmi les plus grands noms de la culture arabe à son apogée. L'historien et sociologue génial Ibn Khaldoun, bien que non berbère, a laissé un panégyrique des Berbères auquel Kateb Yacine attachait beaucoup d'importance : « un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux, un vrai peuple comme tant d'autres dans ce monde tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les Romains » (Histoire des Berbères, tome I).

—De son histoire l'Algérie a hérité un plurilinguisme de fait : la masse de la population parle l'arabe dialectal ou le berbère le français et l'arabe écrit constituent deux langues déterminantes dans la réussite scolaire, sociale, voire politique les luttes se sont souvent cristallisées sur ces problèmes linguistiques la colonisation française a banni à la fois l'arabe et le berbère de l'enseignement elle a fait de l'arabe une langue étrangère aujourd'hui l'arabe écrit est la langue officielle et nationale, le français restant enseigné dès (l'école primaire Kateb Yacine était sans doute sensible aux difficultés que cette situation présente pour la masse des enfants du peuple : ils ne maîtrisent ni l'une ni l'autre des deux langues et ceux qui parlent berbère ont été frustrés de leur identité culturelle mais, plus profondément, Kateb Yacine voyait là une interpellation sociale, politique, civilisationnelle. Il a pris la défense du berbère et de l'arabe dialectal, non pour des motifs régionalistes ou traditionalistes, mais pour libérer les masses populaires de l'oppression.

—Il serait très important que les Français et l'Europe étudient la culture algérienne dans ses diverses expressions, favorisent l'apprentissage des langues du Maghreb et contribuent à inaugurer ce que l'arabisant Jacques Berque a appelé « de nouvelles andalousies ».

Note sur Ecologie et politique : Le directeur Frédéric Brun hébergea un temps Kateb Yacine à Nîmes et Pierre Juquin se trouve là par hasard car il n'a aucune responsabilité dans la rédaction.